Françoise Hardy
Chansons sur toi et nous
ÉQUATEURS

Chansons sur toi et nous

DU MÊME AUTEUR

Le Grand Livre de la Vierge, avec Béatrice Guénin, Tchou, 1979, nouvelle édition, 2006.

Entre les lignes, entre les signes, avec Anne-Marie Simond, RMC Éditions, 1986 ; J'ai lu, 2009.

Les Rythmes du zodiaque, Le Cherche Midi, 2003 ; Pocket, 2004 ; Éditions de la Seine, 2006.

Le Désespoir des singes et autres bagatelles, Robert Laffont, 2008 ; J'ai lu, 2009.

L'Amour fou, Albin Michel, 2012 ; J'ai lu, 2014.

Avis non autorisés…, Équateurs, 2015 ; J'ai lu, 2016.

Un cadeau du ciel…, Équateurs, 2016.

Françoise Hardy

Chansons sur toi et nous

ÉQUATEURS

ISBN 978-2-849-90740-5.

Dépôt légal : mars 2021.

© Éditions des Équateurs / Humensis, 2021.
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris.

contact@editionsdesequateurs.fr
www.editionsdesequateurs.fr

C'était l'un de ces dîners auxquels Olivier, mon éditeur littéraire, me conviait plusieurs fois dans l'année avec deux amis communs dans un restaurant près de chez moi. Comme à l'accoutumée, l'ambiance était chaleureuse et décontractée. Olivier apportait à chacun de nous des livres susceptibles de l'intéresser, avec en prime pour moi une bouteille de Bordeaux. Le dîner se passait aussi joyeusement que d'habitude quand mon fidèle Marco fit une remarque qui jeta un froid – tout au moins dans mon esprit. « Il n'y a jamais eu de recueil de l'intégralité de tes textes de chanson, remarqua-t-il, et ce serait une bonne chose que ça existe. Olivier est intéressé. » « Je ne veux pas que ça existe, m'insurgeai-je aussitôt, mes premiers textes sont trop mauvais. » Olivier et Marco se mirent à argumenter en faveur d'un tel recueil, mais je ne voulais rien entendre, assurant que ça n'aurait d'intérêt pour personne, encore moins pour moi que pour quiconque. « Ce serait bien qu'il y ait tes commentaires », suggéra alors l'un d'eux. Cette idée changeait quelque peu mon angle de vision et fit progressivement son chemin. Je finis par donner un accord de principe, mais le projet inattendu de l'enregistrement d'un nouvel album retarda les choses, et plus encore le cancer du pharynx qui s'ensuivit et nécessita de longs

mois d'hospitalisation. De retour chez moi, je continuai de subir les effets secondaires si handicapants et interminables de trente-cinq séances de radiothérapie. Il en résultait tellement d'obligations médicales, mais aussi, puisque je vis seule, de contraintes domestiques, administratives, comptables et autres à gérer, qu'il n'y avait plus de temps pour quoi que ce soit d'autre.

On m'a souvent donné l'occasion de raconter comment j'en étais arrivée à faire des chansons. Dans les années 50, mon argent de poche se bornait aux vingt francs que ma mère qui rentrait de son travail à 18 h 30 me donnait pour m'acheter un petit pain à la sortie de l'école et que j'économisais en secret. C'est avec ces quelques sous que, pré-ado, j'ai acquis deux partitions de chansons, sans doute pour en apprendre le texte par cœur, puisque je ne lisais pas la musique. Il s'agissait de *Je ne sais pas* de Jacques Brel et *Je t'appartiens* de Gilbert Bécaud. J'y vois la preuve que je me suis intéressée très tôt à ce mode d'expression. Chaque été, quand ma sœur et moi étions dans notre famille d'accueil autrichienne à Plumeshof, j'étais attentive aux chanteurs qui passaient à la radio. À l'époque, Caterina Valente était une célébrité en Autriche comme en Allemagne, et je chantais ses chansons en cherchant à l'imiter. Mais le grand déclic eut lieu quand, en tournant le bouton du poste de radio du deux-pièces où nous habitions, au 24 de la rue d'Aumale, je découvris *Radio Luxembourg, your station of the stars* et j'entendis pour la première fois les jeunes chanteurs qui avaient un succès fou en Grande-Bretagne et aux USA : Cliff Richard et les Shadows, Marty Wilde, Elvis Presley, Brenda Lee, les Everly Brothers, Neil Sedaka, Paul Anka, et tant d'autres. Il ne se passait pas de semaine sans que je découvre une nouvelle chanson enthousiasmante. Les mélodies et les guitares électriques planantes qui les mettaient en valeur avaient une magie indicible qui m'envoûtait. Je m'interrogeais déjà sur une orientation professionnelle, et comme rien d'autre que cette musique

ne m'intéressait, j'avais vaguement en tête la programmation radiophonique ou l'édition musicale.

J'ai été reçue à mon deuxième bac avec mention à l'âge de seize ans et demi. Mon père n'avait jamais vécu avec nous, et les contacts entre ma mère et lui étaient aussi rares que glacials, mais elle prit sur elle et lui téléphona pour lui suggérer un geste qui marque le coup. Auparavant, elle m'avait demandé ce qui me ferait plaisir. C'est là l'un des grands mystères de ma vie. Je ne saurai jamais pourquoi j'hésitai entre une guitare et un petit poste transistor que j'aurais pu emporter partout. Je m'explique encore moins pour quelle étrange raison j'optai pour la guitare. Un ange gardien me dicta-t-il ce choix à mon insu ? Toujours est-il que ce fut la décision qui détermina le reste de ma vie.

Grâce à la méthode sommaire jointe à la guitare, j'appris trois, quatre accords et, en faisant *guiling guiling* de la main droite, je m'aperçus que non seulement j'arrivais à fredonner quelques-uns des morceaux que j'entendais à la radio, mais aussi à composer des mélodies simplettes, directement influencées par celles, plus élaborées, des morceaux évoqués. Par exemple, sur les accords primaires que je venais d'apprendre, j'arrivais à chanter *D in love* qu'interprétait Cliff Richard. J'eus l'idée de garder exactement la même découpe en retournant ou détournant quelque peu la mélodie originale, et c'est ainsi que *J'suis d'accord* se fit. Avant d'en arriver là, j'étais partie en courant de Sciences Po où ma mère m'avait inscrite d'office mais dont le niveau intellectuel était beaucoup trop élevé pour la midinette de seize ans que j'étais, et qui se sentait étrangère au milieu bourgeois élégant de ce prestigieux établissement. Inscrite à la Sorbonne en première année, dite propédeutique, d'une licence d'allemand, je me sentais presque aussi mal vis-à-vis des autres étudiants, sans doute à cause d'une enfance et d'une adolescence anormalement solitaires entre une mère et une sœur, mais le niveau

en était plus accessible et, surtout, j'avais beaucoup plus de temps. Dès mon retour à la maison, j'allumais donc la radio dans l'espoir d'entendre sur Radio Luxembourg de nouvelles chansons et de réentendre celles que j'appréciais le plus, puis j'allais dans la cuisine dont le carrelage avait l'avantage de mettre une sorte d'écho sur ma voix, grâce à quoi chanter s'avérait plus facile et plus agréable.

Je me pris vite au jeu de fredonner n'importe quoi n'importe comment et cela devint un hobby quotidien. J'ignore comment, sur la base de morceaux existants, j'en arrivai à faire de mauvaises copies que je pris pour des chansonnettes de mon cru. Je me rappelle juste mon état d'exaltation. Il était tel que je faisais presque une nouvelle chanson par jour dont j'infligeais l'écoute à ma pauvre mère. J'avais toujours un cahier de brouillon sur la table de la cuisine devant laquelle j'effectuais mes *gling-gling*, pour noter mes ébauches de texte. Comme je partais de rien, je ne me rendais pas compte que tout était à jeter, et grâce à mon inconscience, l'envie me prit peu à peu de passer une audition dans une maison de disques afin d'enregistrer un disque. Il me fallait le verdict de spécialistes pour que je renonce à l'utopie dans laquelle je me complaisais.

Le seul journal que ma mère achetait était *France-Soir*. Je lus un jour dans "Les potins de la commère", une rubrique tenue par Carmen Tessier, qu'une grande maison de disques souhaitait auditionner des jeunes ayant envie de chanter. De nom, je ne connaissais alors que Pathé Marconi et Philips. Je pris l'annuaire et téléphonai d'abord à Pathé Marconi. Bingo ! On me fixa une date et de cette audition finit par découler celle que l'on m'accorda chez Vogue, la maison de disques de Johnny Hallyday qui commençait à être célèbre. C'est là que l'on me ferait signer mon premier contrat. L'ingénieur du son, qui fut mon premier contact avec Vogue, m'avait informée que l'on cherchait un pendant féminin à Johnny et demandé d'orienter mon audition dans une direction rock. Je

me rendis à Villetaneuse et abusai des *ye ye* que j'entendais dans les succès anglais ou américains d'alors, et que les chanteurs de ma génération singèrent eux aussi.

Il est difficile d'établir un ordre chronologique exact de mes chansons des années 60, car certaines ne sont sorties que sur des super 45-tours qui n'existent plus depuis longtemps, et les maisons de disques propriétaires des enregistrements ne cessent de sortir des compilations où tout est mélangé, en faisant croire qu'elles suivent un tel ordre. Il y a de quoi s'y perdre. Parallèlement, en vieillissant, la mémoire joue des tours, c'est bien connu. Je ne suis donc pas fiable à cent pour cent quant aux années de sortie des chansons, encore moins en ce qui concerne la date de leur composition. Les ordinateurs n'existaient pas et la date de création de la chanson n'étant évidemment pas la même que celle de son enregistrement, il pouvait y avoir un décalage de deux ou trois années entre elles.

À mes débuts, la mode était aux adaptations de succès étrangers – anglais et américains surtout, italiens parfois. C'était à qui bloquerait le premier chez l'éditeur concerné la chanson que de nombreux chanteurs du moment convoitaient en même temps. J'en ai enregistré plusieurs. Si les adaptations que j'ai écrites ne figurent pas dans ce recueil, c'est simplement parce qu'en général j'essayais juste de traduire aussi bien que possible, en respectant les contraintes tant rythmiques que mélodiques du morceau, le sujet abordé dans le texte original. Un travail d'adaptateur n'est pas un travail d'auteur.

Voici donc les textes que j'ai écrits tout au long de ma vie, avec des commentaires quand ils me viennent à l'esprit.

1962-1965

Françoise
Hardy
disques
vogue
LD 600-30

1962-1963

Tous les garçons et les filles

Texte et musique : Françoise Hardy.

tous les garçons et les filles de mon âge
se promènent dans la rue deux par deux
tous les garçons et les filles de mon âge
savent bien ce que c'est qu'être heureux

et les yeux dans les yeux
et la main dans la main
ils s'en vont amoureux
sans peur du lendemain

oui mais moi, je vais seule
par les rues, l'âme en peine
oui mais moi, je vais seule
car personne ne m'aime

mes jours comme mes nuits
sont en tout point pareils
sans joie et pleins d'ennui
personne ne murmure "je t'aime" à mon oreille

tous les garçons et les filles de mon âge
font ensemble des projets d'avenir
tous les garçons et les filles de mon âge
savent très bien ce qu'aimer veut dire

et les yeux dans les yeux
et la main dans la main
ils s'en vont amoureux
sans peur du lendemain

oui mais moi, je vais seule
par les rues, l'âme en peine
oui mais moi, je vais seule
car personne ne m'aime

mes jours comme mes nuits
sont en tout point pareils
sans joie et pleins d'ennui
oh quand donc pour moi brillera le soleil ?

comme les garçons et les filles de mon âge
connaîtrai-je bientôt ce qu'est l'amour ?
comme les garçons et les filles de mon âge
je me demande quand viendra le jour

où les yeux dans ses yeux

et la main dans sa main
j'aurai le cœur heureux
sans peur du lendemain

le jour où je n'aurai plus du tout l'âme en peine
le jour où moi aussi j'aurai quelqu'un qui m'aime…

Depuis longtemps maintenant, je pense qu'il importe davantage d'aimer que d'être aimé, et tant mieux s'il existe une vraie réciprocité. *"L'amour n'est le plus souvent qu'un immense égoïsme"*, a écrit le grand écrivain Sándor Márai. La vision qu'on en a, la façon dont on l'appréhende sont tellement tributaires des premiers conditionnements affectifs, du tempérament et du niveau d'évolution ! Comme beaucoup d'adolescentes, à seize, dix-huit ans, j'ignorais ce qu'aimer impliquait, et quand quelqu'un me plaisait, je croyais naïvement l'aimer.

J'suis d'accord

Texte et musique : Françoise Hardy.

j'suis d'accord pour le cinéma
pour le rock, le twist ou le cha-cha
j'suis d'accord pour tout c'que tu voudras
mais ne compte pas sur moi pour aller chez toi

dans la rue, si nous nous promenons
j'suis d'accord, pour de longues stations
tu peux me faire mille propositions
mais ne me demande pas d'aller chez toi

baby si tu n'es pas content
je penserai que ça signifie
que tu n'm'aimes pas comme tu le prétends
et que, bien souvent, tu m'as menti

j'suis d'accord, ensemble on est heureux
j'suis d'accord, on fait de notre mieux
ça peut durer peut-être un mois ou deux
si tu ne me d'mandes pas d'aller chez toi

si tu ne me d'mandes pas d'aller chez toi…

Ma maison de disques et le directeur de la programmation de la station Europe n° 1 souhaitaient *J'suis d'accord* comme titre-phare de mon premier super 45-tours (ce support, très courant dans les sixties, comportait quatre titres). Mais je préférais de loin *Tous les garçons et les filles* et j'étais tétanisée à l'idée de devoir bouger maladroitement sur scène ou devant une caméra de télévision sur *J'suis d'accord*. Chacun restant campé sur ses positions, je finis, malgré ma timidité maladive, par dire que si on sortait *J'suis d'accord* en titre-vedette je ne ferais aucune promotion. Mon obstination et cet argument eurent gain de cause. Heureusement !

Il est parti un jour

Texte et musique : Françoise Hardy.

il est parti un jour
en disant " je reviendrai "
oui mais depuis ce jour

beaucoup de temps a passé, oh oh
beaucoup de temps a passé

il est parti un jour
en disant “ sois-moi fidèle ”
jurant que son amour
pour moi serait éternel, oh oh
pour moi serait éternel

il est parti un jour
et je l’ai attendu
mais je l’attends toujours
il n’est pas revenu

il est parti un jour
vers de lointains paysages
dont il ne m’a jamais
envoyé la moindre image, oh oh oh
envoyé la moindre image

il est parti un jour
et je l’ai attendu
mais je l’attends toujours
il n’est pas revenu

il est parti un jour
mais j’ai eu tort d’avoir cru
oui, cru en son retour
qu’à présent je n’attends plus, oh oh oh
je rattrape le temps perdu…

De mes trois premiers titres enregistrés, seul le texte de *Tous les garçons et les filles* est totalement autobiographique. Les autres n'ont rien à voir avec ma vie d'alors : je ne sortais avec personne et n'avais pas connu grand-chose sur le plan amoureux. Je m'inspirais sans doute du peu que je comprenais des morceaux en anglais. Comme la plupart des autres chansons qui figurèrent ensuite sur mon premier album, j'avais composé la mélodie et écrit le texte en même temps, seule dans mon coin. Mais à cette époque, pour toucher ses droits en tant que mélodiste, il était indispensable de passer l'examen de compositeur à la SACEM (Société des Auteurs, Compositeurs et Éditeurs de Musique) qui impliquait de savoir écrire et lire la musique, ce dont j'étais incapable. Aussi, mon éditeur et directeur artistique, Jacques Wolfsohn, demanda-t-il à la première personne entrée dans son bureau lorsque je m'y trouvais – un obscur musicien belge – non seulement de faire les arrangements musicaux de mes chansons, mais de signer celles-ci comme compositeur. Moi qui rêvais des merveilleuses guitares des Shadows, je fus tout de suite frustrée par les orchestrations mécaniques, sans la moindre magie, de Roger Samyn et je supporte mal de les réentendre. À sa décharge, comme lui, les musiciens de studio n'avaient jamais entendu les Shadows, et ils étaient encore moins en possession du matériel qui leur aurait permis d'aller dans cette direction.

C'est à cause de mon cas de figure qui fit bénéficier une tierce personne d'une partie de mes droits d'auteur que la SACEM modifia assez rapidement ses règlements. Il y a quelques années, je téléphonai pour savoir s'il m'était possible de récupérer les droits qui auraient dû me revenir. "Non, soupira mon interlocuteur. À moins que la personne qui les a touchés à votre place ne s'en désiste." Avec la candeur qui me caractérise parfois, je pris le temps de rédiger une lettre aussi gentille et convaincante que possible à Roger Samyn. Sa réponse me stupéfia. Selon lui, le succès de *Tous*